

## Voix et Images

### Le sujet flottant

Caroline Bayard

---

François Charron  
Volume 16, Number 3, printemps 1991

URI: [id.erudit.org/iderudit/200917ar](http://id.erudit.org/iderudit/200917ar)  
DOI: [10.7202/200917ar](https://doi.org/10.7202/200917ar)

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN 0318-9201 (print)  
1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Bayard, C. (1991). Le sujet flottant. *Voix et Images*, 16(3), 410–420. doi:10.7202/200917ar

---

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1991. This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## Le sujet flottant

par Caroline Bayard, université McMaster

Lorsque Benveniste nous rappelle, dans l'aujourd'hui désuet **Diogène**, que l'acte de discours qui énonce « je » est toujours autre pour celui qui l'énonce<sup>1</sup>, *un acte nouveau qui réalise chaque fois l'insertion du locuteur dans un moment nouveau du temps et dans une texture différente de circonstances et de discours*<sup>2</sup>, son memento se transforme presque en précaution à l'usage de lecteurs myopes et tatillons, soucieux de respecter *ratio* et cohérence. Un tel memento est aussi une exhortation à la prudence, à l'acceptation de sujets éclatés et contradictoires — locuteurs conflictuels — quoique inévitablement réunis dans le dangereux faisceau syntaxique dénommé sujet d'énonciation.

Or, de locuteurs multiples, point n'est besoin de souligner que les textes de Charron en débordent. Ou plutôt si, il conviendrait en fait d'explicitier le déluge, car si chaque volume s'ordonne autour d'un locuteur aisément repérable et descriptible, leur succession et leurs ruptures de voies (de voix aussi...) entre 1972 et 1990 deviennent affolantes, complexes et contradictoires. De **Littérature/Obscénités** (1973) à **Interventions politiques** (1974) en passant par les méditations sur le sujet-Nation de **la Passion d'autonomie** (1982) et sans omettre le grand retour à l'intimisme et au sujet privé de **la Fragilité des choses** (1987) et du **Monde comme obstacle** (1988), la traversée est fulgurante, constellée de changements, dénégations, revirements, contradictions, substitutions et ajouts. De l'insolence du jeune loup qui parodiait Jean-Guy Pilon<sup>3</sup> à la ferveur marxiste-féministe de **Propagande** (1977) ou des écrits de **Chroniques**, il y a certainement plus d'un pas au delà, si l'on tient à faire écho à Blanchot<sup>4</sup>. Mais de la méditation sur le nationalisme à l'exposition

1 Émile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », **Diogène**, 51, juillet-septembre 1965, p. 3-13. Reproduit dans **Problèmes de linguistique générale**, tome 2, Paris, Gallimard, 1974, p. 67-88.

2 *Ibid.*, p. 67

3 Le texte de Jean Guy Pilon intitulé « Rivage » qui apparaît dans **Saisons pour la continue** (1969) est parodié sur un mode joualissant et dans des tonalités que l'on pourrait décrire comme obscènes et puissamment ironiques dans « Deux modèles d'assaut », **Stratégie**, 3-4, hiver 1973, p. 7.

4 Maurice Blanchot, **le Pas au delà**, Paris, Gallimard, 1973.

intitulée «Crucifixions» (mai 1983), il y a aussi les tensions de longs déplacements. De l'empathie avec l'écriture féminine décelable dans **Blessures** (1978) ou **Mystère** (1981), au subjectivisme absolu et introverti de la **Fragilité des choses** (1987), on dénote l'accélération de cultures — politiques, éthiques — et, simultanément, le franchissement de lisières, démarcations et frontières hétérogènes. Pourtant, tous ces passages démultipliés qui se succèdent dans un curieux débordement, l'un n'annonçant pas l'autre mais permettant cependant de le supputer ou de l'envisager, pour éviter d'avoir l'air d'être surpris, nous ramènent dangereusement à ces passages de frontières énoncés par Jean Genet et repris bien sûr dans **Glas** par Jacques Derrida<sup>5</sup>.

L'émoi du passage de Jean Genet qui poursuit sa **Dame à la licorne**<sup>6</sup> à travers cette déchirure est un peu elle aussi la mienne quand j'égrène les textes de Charron sur deux décennies. De quels lieux parle-t-il? pourquoi ces perpétuels déplacements? pourquoi ne regarde-t-il jamais en arrière? pourquoi ne cède-t-il jamais à la tentation de se placer lui-même en abyme? histoire d'ironiser, de sourire, de reconnaître ses reniements ou la cohérence de ses incohérences? C'est une pratique dans laquelle quelqu'un comme Paul Chamberland par exemple, dont le manteau imaginaire et éthique fut à multiples couleurs, a fait ses preuves, avec lucidité et ironie. Mais en ce qui concerne Charron, en l'occurrence, j'entends cette accélération de la bande sonore comme autant de non-lieux de ces sujets d'énonciation. Chaque *in situ* s'est fait non pertinent, obsolète au point d'atteindre une certaine invisibilité, tache minuscule qui recule dans l'étreinte d'un horizon qui se fait un devoir, voire une obligation d'être dépassable! Il n'est presque rien d'incontournable pour Charron. Les chiens aboient, les idéologues rêvent, les poètes errent... la caravane passe. La seule métaphore qui soutiendrait les assauts du temps, en ce cas, serait celle d'un naïf Héraclite. Rien n'est, tout devient, tout s'écoule, *panta rhei* tout devient tout<sup>7</sup>. Puisque la rivière qui coule n'est jamais la même, que je vogue dans sa fluidité, n'arrêtez surtout pas mon transitoire et ne me clouez pas sur la croix de vos certitudes. Presque simultanément, l'exposition «Crucifixions» (1983) serait une réplique à la précédente invocation, que je lis au fil des écrits entre 1972 et 1983. Il semble y avoir toujours, pour ce sujet, un moment particulier de l'Histoire dont les

5 Jacques Derrida, **Glas**, Paris, Galilée, 1974, voir p. 212-213 et 216-217. Voir aussi là-dessus l'intéressante interprétation de John Leavey dans **Glossary**, University of Nebraska Press, 1986, p. 108.

6 *Ibid.*, p. 213.

7 Certes il y eut beaucoup d'Héraclite, ceux de Hegel, de Nietzsche, voire de Heidegger. Voir **Héraclite. Fragments**, texte établi, traduit et commenté par Marcel Conche, Paris, PUF, 1986, ainsi qu'**Héraclite**, traduction et commentaire des fragments par Abel Jeannièrre, Paris, Aubier-Montaigne, 1987.

besoins, les urgences sont évidents. Mais, simultanément, il ne conviendrait pas de rappeler au sujet de l'énonciation ceux qui l'ont précédé. Point de regrets, d'excuses, de justifications, de la naïveté plutôt, celle de l'éternel enfant. Heureusement, on ne voit pas Charron vieillir comme Philippe Sollers, celui de 1990 par exemple, qui dénierait dans l'ultime émission d'**Apostrophes** ses errements politiques et ses idolâtries maoïstes des années 70. Sollers n'a rien de juvénile, mais présente plutôt la bedaine rusée du roué retors<sup>8</sup>. Charron si. Oui j'étais en ce lieu, mais je n'y suis plus. C'est simple, prenez-moi tel que je suis, ou ne me prenez pas. Le critique perçoit ici une réelle indifférence au jeu désespéré de la séduction — par opposition à Sollers dont c'est le ressort primordial. Point n'est besoin de plaire à tout prix... nous confient implicitement ces sujets contradictoires. Je détecte une tendre indifférence, le quietisme du sage, sophiste ou païen, dans ces passages d'une contrée à une autre. Ne me dérangez pas, je suis profondément occupé. C'est par rapport à ce ludisme tranquille, si intensément perçu il y a plus d'un demi-siècle par Saint-Denys Garneau, que je vois Charron se déplacer. Et il ne me déplaît pas d'entendre Philippe Haeck le placer du côté d'Épicure<sup>9</sup>. D'Héraclite à Épicure l'on reste évidemment dans une éthique et une pensée païennes, mais le déplacement est intéressant. Haeck l'entend comme une énonciation située à partir de *ceux qui comprennent la nature non pas à l'ombre de la croyance religieuse, mais plutôt [comme] un effort de la pensée pour vivre correctement, intensément*<sup>10</sup>. Le *correctement* donne envie de sourire en la dernière décennie du siècle, l'adverbe sent le militantisme de **Chroniques** ou des **Herbes rouges circa 1978** (la ligne juste? la non-déviante?), mais l'intensité que relève l'auteur de **Naissances** apparaît ici pertinente et subtilement explicative de ce sujet insaisissable, en déplacement perpétuel, à la poursuite d'une leçon matérialiste: *pas de dieux fixes mais [d'] atomes mobiles*<sup>11</sup>. Ce que Charron souligne déjà en 1977 lorsqu'il écrit:

*Tout s'éloigne se rapproche  
indique le flux des atomes le composé  
que vous êtes que vous étiez que vous devenez*<sup>12</sup>

*ma personne devenue cette chose sans fondement  
perdue dans les profondeurs de la nuit*<sup>13</sup>

8 Voir Jacques Dupont, «Tel Quel: pour un inventaire après décès», **Littérature moderne: Avant-Garde et Modernité**, Paris, Champion, 1988, p. 167-175.

9 Philippe Haeck, **Naissances. De l'écriture québécoise**, Montréal, VLB éditeur, 1979. Voir «Le jardin d'Épicure», p. 243-248.

10 *Ibid.*, p. 243.

11 *Ibid.*, p. 247.

12 François Charron, **Du commencement à la fin**, Montréal, les Herbes rouges, 1977, p. 22.

13 *Ibid.*, p. 14.

et ce faisant nous offre un fragment philosophique, une prémonition visionnaire de ce qui va suivre, le résumé de ce qui n'est pas encore advenu. Un condensé du futur simple? Oui et non, car l'épithète est inapproprié par rapport à Charron, la simplicité ou l'homogénéité sont précisément ce dont il est incapable.

Ce paganisme, quelque part entre Héraclite et Épicure, est ce qui l'apparenterait au Lyotard du **Différend** (1983) et de **Témoigner du différend: quand phraser ne se peut** (1989), à cette affinité pour dieux multiples et tolérants par définition, avides d'altérité et ciselés dans l'hétérogénéité, à ce

*paganisme tardif pour lequel les dieux sont morts, le grand Pan est mort. [On] ne croit plus à sa fable, à sa grande fable, qui est sur le déclin [...] l'étrange de cette attitude, sa vertu, est de dire; qu'est-ce qu'on va pouvoir faire et penser maintenant que les dieux sont morts?*<sup>14</sup>

Sauf que cette tolérance disparaît lorsqu'on scrute d'un peu plus près le Charron des années 70, celui d'**Interventions politiques** (1974), d'**Enthousiasme** (1976), de **Propagande** (1977) (titre ô combien explicite et unaire...). En de tels lieux, il est difficile d'entendre le paganisme cher à Lyotard, à Jean-Luc Nancy, à Christine Buci-Glucksmann et à la postmodernité en général. Point de tolérance des différences en ces instances. L'eût-on invoquée, il est plus que probable que Charron se serait fait un devoir de répliquer: **n'avons pas peur de ton ventre de papier**<sup>15</sup>, ou mieux encore:

*vous les pseudo-démocrates  
[...] on vous aura  
dans le détour et bang! à la fosse! on vous  
rééduquera! qui ça? les masses! des noms?  
sans nom! ça vous agace? ça vous fouille?  
ça vous trifouille? ça vous tropfouille?  
[...] vous crèverez!*<sup>16</sup>

Ce sont des textes difficilement lisibles en 1990. Après la grande déliquescence de l'Empire soviétique, l'effondrement du mur de Berlin et du glacis totalitaire en Europe de l'Est, pour ne pas mentionner les lectures sur l'Empire du milieu qui ont fait jour depuis plus d'une décennie, avec l'effrayante coda de Tian An Men en juin 1989, les éructations de Charron plongent ses lecteurs dans l'accablement (si ils/elles sont indulgents), dans la gêne (si ils/elles ont hélas la mémoire trop courte), dans le sardonisme le plus total (si

14 Jean-François Lyotard, **Témoigner du différend: quand phraser ne se peut**, Paris, Éditions Osiris, 1989, p. 102.

15 François Charron, **Enthousiasme**, Montréal, les Herbes rouges, 1976, p. 16.

16 *Ibid.*, p. 48.

ils/elles osent invoquer une intimité personnelle avec de tels désastres sur le plan du jugement). À des moments différents, je plaiderai peut-être à partir de l'une de ces instances de réception et d'énonciation. À cela près que je me sens tenue d'ajouter que Charron ne fut pas le seul à sombrer dans de tels errements. Rien ne protège à priori les intellectuels de catastrophiques erreurs historiques, et le sens critique face aux récits conflictuels de la contemporanéité n'est certainement pas parmi eux/elles la vertu la mieux partagée dans une autre décennie. La tentation fut grande d'écrire des odes au grand Timonier, comme elle fut immense de chanter la gloire du Petit Père des Peuples dans les années 30, 40 et 50. Pour nommer des exemples précis, les intellectuels européens, Philippe Sollers et Julia Kristeva en tête, ne démontrèrent pas plus de jugement<sup>17</sup> et leur responsabilité fut décuplée par leur audience. La liste des errements de jugement parmi les intellectuels en matière de totalitarisme est d'une accablante longueur. Récemment, des deux côtés de l'Atlantique — pour nous limiter à quelques exemples —, philosophes et critiques ont examiné la troublante propension qu'a l'intelligentsia en général, ou en particulier, de ne pas savoir mettre en jeu le sens prémonitoire de Cassandre ou la difficile sagesse d'Antigone<sup>18</sup>. Personnellement, en 1990, je préfère placer ces textes de Charron dans la rubrique « péchés de jeunesse » et laisser au sujet d'énonciation qui leur a succédé le privilège de juger leurs effets. Mon option est de les oublier et de laisser la poussière des bibliothèques s'accumuler sur eux. Ma justification principale — et, je le concède, trop cynique pour satisfaire mes préférences éthiques — est que finalement, au Québec, l'impact de tels textes a été très relatif. On ne saurait, à moins de faire un piqué net dans le ridicule, prétendre que des instances politiques se seront servies de Charron, comme d'autres auront utilisé Sartre au cours des procès staliniens ou Vercors dans les années 50 en France. Le tract politique intitulé **Propagande** est resté marginal et dépourvu d'influence. En cette instance, ce fut un avantage pour tous et Charron le premier. La période marquée par **Stratégie** (1972-1973) et **Chroniques** (1977-1978) dans l'itinéraire de Charron

17 Voir Jacques Dupont, « Tel Quel: pour un inventaire après décès », *loc. cit.* Sur la vertu de Cassandre et l'exemplarité qu'elle dessine pour les intellectuels, voir Václav Havel, **Disturbing the Peace: A Conversation with Karel Hvizdala**, New York, Knopf, 1990, p. 166-167.

18 Sur Antigone, voir Jean-François Lyotard, **le Différend**, Paris, Minuit, 1983, p. 108. Sur les errements de Sartre en quête du sujet-victime universel, voir **le Tombeau de l'intellectuel et autres papiers**, Paris, Galilée, 1984, p. 11-12. Sur les égarements de Foucault, Negri et Sartre, voir aussi **le Postmoderne expliqué aux enfants**, Paris, Galilée, 1988, p. 108. Du côté américain, on pourra consulter Paul Bové, **Intellectuals in Power: A Genealogy of Critical Humanism**, New York, University of Columbia Press, 1986. De ce côté-ci de l'Atlantique, on pourra également consulter « Intellectuel/le en 1984? », **la Nouvelle Barre du jour**, 1983.

a été examinée avec perspicacité par Jacques Pelletier dans **l'Avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec**<sup>19</sup> et il est difficile d'ajouter à l'exhaustivité de cette recherche. Ce que Pelletier dénomme la phase de déconstruction du discours établi (1972-1973), reflétée dans **Littérature/Obscénités** (1973), par contraste avec la phase de littérature militante qui s'intègre dans la montée du mouvement marxiste-féministe (1974-1977), semble paradoxalement avoir mieux supporté les assauts du temps et des histoire(s). Charron le jeune loup insolent face à Jean-Guy Pilon de **Saisons pour la continuelle** (1969) se survit à lui même et ce — j'imagine — sans trop rougir en 1990. Il est vrai que la parodie a de nets avantages sur la propagande, génériquement, éthiquement et diachroniquement parlant, l'humour décentrant précisément ce que la parole unaire s'efforce d'enchâsser. Désacraliser l'Hexagone s'insérait dans le code d'histoire littéraire qui oblige à fouler aux pieds les idoles et vaches sacrées du jour<sup>20</sup>. Les généalogies littéraires s'ancrent dans de tels jeux et il ne viendrait pas à l'idée de la postérité de s'en offusquer. Paradoxalement, Charron aura souscrit à une vieille tradition en croyant mettre le feu à la poudrière et il est douteux que Pilon lui en ait beaucoup, ou longtemps, voulu.

De l'orthodoxie de **Stratégie** à l'écoute des pulsions du sujet et de la psychanalyse qui émergent finalement de **Chroniques**, il y a certainement déplacement, ou *passage* pour reprendre les termes de Genet et de Derrida. Si, bien sûr, l'émancipation du prolétariat demeure dans la seconde revue *l'horizon indépassable de notre temps*, téléologie intouchable et sacrée, néanmoins vers 1977-1978 les textes de **Chroniques**, où Charron est devenu membre du collectif de rédaction, perçoivent très nettement *le privé comme politique*<sup>21</sup>. Les clichés ne survivent pas aux affres du temps et celui-ci mériterait un sérieux décapage susceptible de le resituer en cette fin de siècle et en des lieux qui succèdent aux interrogations anglo-américaines de la fin des années 60 ou aux «diff-errances» ouest-européennes plus

19 Jacques Pelletier, «L'itinéraire de François Charron: des lendemains qui chantent au temps des incertitudes», **l'Avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec**, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1986, p. 99-118 (Cahiers du Département d'études littéraires de l'UQAM).

20 Voir Caroline Bayard, **The New Poetics in Canada and Quebec**, Toronto, University of Toronto Press, 1989, p. 131-132.

21 Un texte clé de cette période pour comprendre l'orientation de Charron serait «La lutte idéologique dans le champ culturel», **Chroniques**, 23, novembre 1976, p. 38-65.

22 Sur le féminisme anglo-américain on pourra consulter Sulamith Firestone, **The Dialectic of Sex. The Case for a Feminist Revolution**, New York, Morrow, 1970; Kate Millet, **Sexual Politics**, New York, Avon, 1971 ou **Flying**, New York, Knopf, 1974. On pourra aussi examiner de Germaine Greer, **The Female Eunuch**, McGraw Hill, 1971, ou **The Madwoman's Underclothes. Essays, 1968 - 1985**, London, Pan Books, 1986. Du côté du féminisme français, sans oser prétendre à une exhaustivité possible, on pourrait néanmoins suggérer que les

tard<sup>22</sup>. On entend cependant dans les textes de Charron de ces années-là une curieuse intuition de la fragilité du lieu d'énonciation, de l'éphémère de sa station. Sujet fugace, sujet flottant, passionné dans l'instantanéité, incertain par rapport à hier ou à demain et capable d'énoncer son incertitude par rapport à sa capacité d'ancrage :

*je m'éveille me rendors sans jamais  
vraiment connaître les enjeux  
ma personne devenue cette chose sans fondement*<sup>23</sup>

Il serait tentant d'ajouter que ce n'est pas tant de l'absence de fondement (*sic*) dont Charron pourrait se faire grief, mais du foisonnement de tels fondements. Entre 1973 et 1983, il changera d'ancrage éthique, politique et émotif suffisamment pour donner aux lecteurs éperdus le goût d'un point de chute inamovible et fixe où il serait plausible d'ancrer ce sujet d'énonciation. Il est parfois difficile, face à cette subjectivité perpétuellement en transit, de savoir qui va avoir la parole : la parodie de la langue de papa (Pilon en l'occurrence), les saines vertus maoïstes représentées par le combat prolétarien québécois, l'écriture féministe ou le retour des grands symboles de la chrétienté. À chaque étape, Charron démontre une étonnante sagacité par rapport à la fragilité du moment, à la précarité de ce sujet qui demain s'oubliera, s'ignorera, s'occultera. Et pourtant, point de reniements, ni d'auto-critique ou d'auto-déconstruction. Les « Notes Marginales »<sup>24</sup> de l'exposition « Crucifixions » nous rappellent par exemple que :

*pour moi il ne s'agit pas de poursuivre les réponses apportées  
ou encore de les répudier comme non-avenues, de re-confirmer  
ou parodier le religieux de l'aventure humaine, mais plutôt de  
laisser flotter en faisant tache.*<sup>25</sup>

Laisser flotter ne sembla pas lui causer d'inquiétudes particulières et c'est là peut-être le privilège ou le secret du moi juvénile, en chacun de nous. Mais il en créa d'autres. Et c'est là qu'intervient l'artiste de la polémique. Sans vouloir piquer net dans le genre « j'accuse ! », on peut néanmoins suggérer que Charron aura excellé à déclencher la controverse, l'empoignade idéologique, le litige vociférant... sans pour

---

textes de Luce Irigaray, d'Hélène Cixous et de Monique Wittig ont constitué un champ de référence pertinent pour les intellectuelles québécoises de cette même période 1970-1980.

23 François Charron, *Du commencement à la fin*, op. cit., p. 14.

24 *Id.*, « Notes Marginales », Exposition « Crucifixions », Galerie Gilles Corbeil, 17 mars - 2 Avril 1983.

25 *Ibid.* Si l'on veut suivre les développements et déchirures déchaînés par cette exposition, on pourra consulter André Beaudet, « Dialogue avec l'invisible », *Spirale*, mai 1983, p. 14, Bertrand Bergeron, Marcel Labine et Jacques Samson, « Quand l'oraison déborde », *Spirale*, juin 1983, p. 3 et André Beaudet, « Aux nouveaux pharisiens : *Noli me legere* », *Spirale*, septembre 1983, p. 15.



autant y participer directement. Le «je» flottant délie les vannes, déchaîne une massive inondation, entraîne sur le terrain de *Spirale* la démission de la moitié du collectif éditorial, mais ce, sans stratégie ou agressivité particulières, certainement sans calcul, comme l'intermédiaire, le *go-between*, le passeur perpétuel qui s'infiltré, déclenche l'orage et continue son trajet. Je ne dirai pas imperturbablement, mais plutôt, candidement, inéluctablement, avec légèreté et confiance. L'«Avertissement» de la réédition de *Blessures* en 1985 (originellement publié en 1978), ne saurait être plus lucide. En se posant à la troisième personne, il dira qu'il a voulu aller au bout de ses convictions, de ses croyances, et voilà qu'il perd la mémoire<sup>26</sup>, et plus loin : *j'aime infiniment dans ce savoir de ne jamais avoir été.*<sup>27</sup>

On serait disposé à se demander si le terme d'«avertissement» n'opère pas ici un curieux transfert ou déplacement. Charron avertit-il vraiment ses lecteurs? Si oui, de quoi? Ou n'essaye-t-il pas plutôt de retracer ses propres passages de frontières, ces bornes invisibles qui s'égrènent quelque part entre les contrées choisies par Genet et deviennent un ténu ruban de cailloux laissé par un Petit Poucet bien conscient de la grande trahison des mémoires qu'affrontent les passionnés d'imaginaire, les invocateurs d'éthique ou, plus simplement, les scribes vertueux mais désespérés par leur dérisoire destin? Car la vertu est comme l'eau d'Héraclite, jamais la même et jamais en un même lieu. Du reste, comment être vertueux *et* avoir raison? ne jamais se tromper et siéger parmi les justes? Avouer *ne jamais avoir été*, est-ce admettre ne pas pouvoir se reconnaître? concéder qu'on se déplace dans une contrée d'ombres chinoises et d'illusions successives dont le je n'est que le vulnérable captif?

Le privé qu'a clairement démarqué la langue des femmes fait certainement irruption dans *Du commencement à la fin* (1977) et s'affirme avec plus encore d'assurance dans *Feu* (1978) et *Blessures* (1978), dont les joyeuses pulsions libidinales dessinent une mouvance avec de nombreux textes philosophiques de cette période. Je pense ici à l'*Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari (1973)<sup>28</sup> ou aux *Dispositifs pulsionnels* et à l'*Économie libidinale* (1974) de Lyotard<sup>29</sup>, ainsi qu'à l'éclatement de créativité érotico-littéraire que l'on remarque dans le Québec de ces années-là, le corps de plaisir reprenant ici les lettres de noblesse dont le XIX<sup>e</sup> siècle et la moitié du suivant l'avaient

26 François Charron, *Blessures*, Montréal, les Herbes rouges, 1985, p. 3.

27 *Ibid.*, p. 4.

28 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *l'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, 1973.

29 Jean-François Lyotard, *Dispositifs pulsionnels*, Paris, Christian Bourgois, 1973; *Économie libidinale*, Paris, Minuit, 1974.

radicalement privé<sup>30</sup>. Jacques Pelletier note au passage le puritanisme du mouvement M.-L. et la capacité qu'a Charron de se démarquer par rapport à ces attentes<sup>31</sup>. La doxa politique et éthique du groupuscule ne peut longtemps agréer l'énonciation en dérive de Charron. Son flottement est l'ultime instance, ajouterai-je, d'une irréductible insoumission. [*Je n'évite pas l'influence des autres je les combats*]<sup>32</sup> nous dit-il lui-même dans ces poèmes datés de 1979 mais publiés seulement en 1983.

De fait, le début de la nouvelle décennie ouvre pour lui une période riche et féconde. **Le Temps échappé des yeux. Notes sur l'expérience de la peinture** (1979), **la Passion d'autonomie. Littérature et nationalisme** (1982), **D'où viennent les tableaux?** (1983), circonscrivent un nouvel espace de création et de réflexion. Le premier (1979) est l'expérience subjective du poète à l'intérieur de cette autre pratique, picturale et graphique. C'est aussi la reconnaissance pour Charron de son hétérogénéité qu'il dénomme curieusement *hétéroclite*<sup>33</sup>, de la perte dans l'incongru et le vide de son propre sujet d'énonciation et surtout de la nécessité qu'il éprouve de contourner la loi. C'est aussi le livre qui contient la fameuse (aujourd'hui) invocation à *la grande nuit patriarcale et monothéiste*<sup>34</sup> et les échappées de Charron hors de cette redoutable et puissante clôture. Le deuxième texte (1982) ré-investit de telles instances mais articule son analyse sur un balisage nettement plus historique et éthique. Face aux *utopies des grandes options*<sup>35</sup> et de ce que d'autres ont dénommé les grands récits, Charron s'invite lui-même à la prudence critique, à la vigilance par rapport aux systèmes, utopies et saluts qui nous sauveraient supposément de nos hantises collectives autant que personnelles. (On aurait ici envie de lui dire qu'il était grand temps d'en arriver là.) Bien que **la Passion d'autonomie** soit principalement axée sur une critique de la pensée messianique au Québec, de l'abbé Lionel Groulx à Michèle Lalonde, je crois que ce serait une erreur de le restreindre totalement à ces espaces et

30 Il conviendrait sans doute de nuancer cette dernière affirmation en ajoutant que Claude Gauvreau et Paul-Marie Lapointe (voir en particulier **le Vierge incendié** [1948]), ont été ceux qui auront ouvert la porte à la génération des années 60 et 70, au **Ruts** de Raoul Duguay et aux provocations érotico-littéraires de la revue **Cul Q** au cours de la même période. Voir là-dessus Caroline Bayard, *op. cit.*, p. 120-135 et surtout Raoul Duguay, « Poetry is Yrteop », **Ellipse**, 17, 1975, p. 80-81, qui cite ce que lui dit Gauvreau pendant la fameuse *Nuit de la Poésie* (1970): *au moins il y aura eu quelqu'un pour l'ouvrir la porte.*

31 Jacques Pelletier, *op. cit.*, p. 109.

32 François Charron, **D'où viennent les tableaux?**, Montréal, les Herbes Rouges, 1983, p. 28.

33 *Ibid.*, p. 50.

34 *Ibid.*, p. 52.

35 François Charron, **la Passion d'autonomie. Littérature et nationalisme**, Montréal, les Herbes rouges, 1982, p. 4.

auteurs. Les Rédemptions que Charron déconstruit si patiemment, entre le marxisme et le christianisme, ont provoqué dans l'Occident des dernières décennies, à l'Est comme à l'Ouest, nombre de remises en question<sup>36</sup>. On reconnaît ici la déconstruction du fondationalisme en philosophie, le démantèlement d'une *polis* unaire et totalitaire, l'appel à l'irréductible de l'individu et son respect, à ce que Charron appellerait son exubérance. Pour revenir à une historicité plus locale et plus immédiate, il serait intéressant d'entendre Charron interroger ce même sujet-nation après l'échec des négociations du lac Meech, d'énoncer l'hétérogénéité du Québec dans l'espace tenu qui sépare le(s) nationalisme(s) et les *autres* du Québec (tels que perçus par la revue **Vice Versa** ou par **Conjonctures**<sup>37</sup>).

Le troisième texte, **D'où viennent les tableaux?** (1983), évite les démantèlements des grands récits et nous entraîne dans une promenade point du tout solitaire par les sentiers de la culture picturale de l'artiste, qu'on connaît en tant qu'écrivain et méconnaît en général en tant que peintre. Qui a écrit sur Charron artiste? Qui a perçu le cheminement du sujet sur la toile et ses rapports — ou non-rapports — avec ses livres? Ce qui émane en tout cas de ce volume, c'est sa culture artistique et picturale, la curiosité qu'il a pour les autres sur ce terrain, de Matisse à Nicolas de Staël, en faisant un détour par Boticelli et de Kooning. Mais je trouve là les fragments d'un complice, les confidences d'un compagnon de route, des fragments dans la veine d'un Guy Scarpetta qui, quant à lui, démêle les hantises des trois compères Sade, Mozart et Goya, en s'identifiant fantasmiquement à chacun dans le **14 Juillet**<sup>38</sup>. J'entends aussi ici autant qu'une critique, un effilé sur, un transfert avec. Je perçois un style autant qu'un savoir... faire (bien sûr).

Le plus récent Charron, dans ses deux derniers recueils, **le Monde comme obstacle** (1988) et **La beauté pourrait sans douleur** (1989), m'égrène une implicite réconciliation, la reconnais-

36 Voir de Jean-François Lyotard et Jean-Luc Nancy, **Au juste. Conversations**, Paris, Christian Bourgois, 1979. De Vaclav Havel, **Living in Truth**, London, Faber and Faber, 1987; **Letters to Olga**, New York, Henry Holt, 1988 et le très récent **Disturbing the Peace: A Conversation with Karel Hvizdala**, New York, Knopf, 1990. Richard Rorty, **Philosophy and the Mirror of Nature**, Princeton, Princeton University Press, 1979; «Habermas and Lyotard on Postmodernity», **Habermas and Modernity**, sous la direction de Richard Bernstein, Cambridge, The MIT Press, 1985 et «Post Modern Bourgeois Liberalism», **Journal of philosophy**, 80, 1983, p. 583-589.

37 Dans la revue **Vice Versa**, on pourra consulter le numéro intitulé «Culture politique: la parole et le geste», 17, décembre 1986-janvier 1987, qui examine les problématiques des transnationalités et les convulsions du nationalisme. Dans **Conjonctures**, voir le numéro sur «Le Québec et l'autre» qui s'adresse spécifiquement au regard porté sur le Québec par ses autres et à celui que jette le Québec sur ses allophones, 10-11, automne 1988.

38 Guy Scarpetta, **Le 14 juillet**, Paris, Grasset, 1989.

sance paisible, quiétiste des dissensions si essentielles à la postmodernité. Les totalisations systématiques et sérielles, comme l'on parlerait de monogamies sérielles, du marxisme-féminisme aux pulsions libidinales, sans omettre bien sûr la grande complicité avec l'écriture féminine, ont cédé le champ à une multiplicité de jeux de langage hétérogènes. Ce qui ne veut pas dire que cette absence de règles a priori établies ou instituées, de savoir absolu, entraîne nécessairement une dispersion anarchique, ou nous empêche d'*élucider ce que nous pensons, ce que nous sommes* comme le notait Cornelius Castoriadis face à ce démantèlement des « ismes » observé dans **les Carrefours du labyrinthe**<sup>39</sup>. Le Charron du **Monde comme obstacle** et de **La beauté pourrait sans douleur** m'apparaît tourné vers l'avènement d'un monde habitable, celui qu'un autre philosophe disait *sachant se rectifier doucement, au fil des circonstances*<sup>40</sup> et où *la raison faible, fragile et intangible à la praxis humaine, cherche un sens présent et à faire, jamais donné une fois pour toutes, jamais absent*<sup>41</sup>. Lorsque Charron nous avoue qu'il a *le sentiment de parler sur la neige*<sup>42</sup>, que l'unité est en [lui] *ce qui brûle*<sup>43</sup> ou que *le souvenir est un fragment de la mer*<sup>44</sup>, c'est un sage Héraclite face aux parchemins de la postmodernité que j'entends. Je ne sens nullement en ces lieux l'amertume de l'utopiste floué, du révolutionnaire désabusé (après tout Bolivar, lui, avait avoué avoir la sensation d'avoir *labouré* la mer au cours de son épopée de libertador), mais plutôt le contemplateur méditatif, celui qui reconnaît les pluralités et les accepte dans un espace de réconciliation et de pardon, et la citation qu'il fait du très beau texte d'André Roy<sup>45</sup> est ici un fort indice de la teneur de cette contemplation.

Et lorsque Charron énonce à la fin de ce même livre que *le temps agit comme un père*<sup>46</sup>, la distance entre le nom du père de sa grande nuit monothéiste et celui de cette sérénité païenne est aussi immense qu'elle est tranquille.

39 Cornelius Castoriadis, **les Carrefours du labyrinthe**, Paris, Seuil, 1978, p. 24.

40 Jean-François Lyotard, **Témoigner du différend**, *op. cit.*, p. 50.

41 Abel Jeannière, **les Fins du monde**, Paris, Aubier-Montaigne, 1987, p. 108.

42 François Charron, **le Monde comme obstacle**, Montréal, les Herbes Rouges, 1988, p. 72.

43 *Ibid.*, p. 42.

44 *Ibid.*, 193.

45 Le texte cité d'André Roy est : *Voici le temps de la contemplation, voici le temps du pardon*, l'original n'est pas ici identifié, voir **La beauté pourrait sans douleur** suivi de **la Très Précieuse Qualité du vide**, Montréal, les Herbes rouges, 1989, p. 153.

46 *Ibid.*